

son flourdélié de la vieille cheminée. Et ce sont là des questions sans fin, des pourquoi interminables, des niaiseries charmantes, des échos des naïfs étonnements du cher ange. Puis Bébé veut faire comme tout le monde : il est grand, lui, il va se chauffer aussi. Et le petit homme, grimpant sur les genoux de sa mère, pose sa tête bouclée sur son épaule, présente ses pieds au feu, et rit de tout cœur, se soulevant parfois pour déposer un baiser sonore sur la main qui le caresse.

Mère, raconte-moi donc une histoire ?

— Demain, mon mignon.

— Oh ! une toute petite... dis, veux-tu ? Après, si je dors un peu, papa m'emportera.

Pendant que Bébé plaidait sa cause, que la jeune mère cherchait dans ses souvenirs, une voix plaintive et douce retentit au dehors. C'était la complainte banale du pauvre qui mendie, mais chantée par une voix d'enfant effrayée et tremblante.

Tous trois prêtèrent l'oreille.

— Qu'est-ce, mère ? interrogea Bébé devenu soucieux.

— Le petit garçon de ce matin, mon ami ; tu sais, celui que nous avons rencontré sur la route.

— Il est donc content ce soir.

— Pourquoi demandes-tu cela.

— Mais il chante.

— Mais sans doute, il n'a que cette manière de demander l'aumône, et pourtant il a faim peut-être !.....

— Moi d'abord, dit Bébé, grave comme un docteur, si j'avais faim je pleurerais.

— Lui, n'a pas de mère pour essuyer ses larmes, mon ange, et ceux qui passent, préoccupés ou indifférents, ne sauraient deviner ses besoins. Ces accents, au contraire, où l'on sent vibrer un sanglot, s'entendent dans la nuit ; ils pénètrent dans les logis bien clos et disent à ceux qui sont calmes et reposés : « Un peu de pain, s'il vous plaît ?..... »

« Tu voulais une histoire, continua la jeune femme, en voilà une réelle et vivante. Ecoute : il fait froid, il fait noir ; la nuit

inonde les chemins, on dort dans les fermes, et les granges sont fermées. Ce pauvre être qui chante encore est un enfant comme toi : il a marché tout le jour, il se trouve las. Sans asile et sans parents, il ne dort jamais dans un berceau blanc, et nul ne se penche, lorsqu'il s'éveille pour l'embrasser et pour le bénir. Personne ne l'aime, personne ne pense à lui : il grandira solitaire, ignorant les douceurs du foyer. Tout te sourit, à toi, mignon ; tout le repousse, lui. Tu as nid chaud et soyeux ; lui, est tombé du sien... Plains-le, mon fils, vois en lui un frère. Oui, un frère, depuis qu'un autre enfant, — divin celui-là, — voulut vivre de labeurs et de privations, sanctifiant, à jamais la pauvreté et le travail. Lève-toi, nous allons appeler ce petit malheureux, tu le prendras par la main, et tu lui diras doucement : « Viens, mon ami, nous allons partager. »

L'orphelin fut réchauffé et consolé ce soir-là par l'enfant privilégié et riche.

Ah ! la bonne veillée !

La bourrasque redoublait, les arbres gémissaient sur l'effort du vent. Bébé sautait de joie, et son père, le regard attendri et rayonnant, répétait : « Comme on est bien chez nous. »

.....
 Oui on est bien au coin de son foyer. L'homme y vient retremper ses forces, oublier les déceptions et les amertumes de l'existence. Dans cet asile béni, la femme vit, aime, instruit, et l'innocence de l'enfant rayonne sur ces deux fronts pour en écarter le souci et la tristesse. La famille, on l'a dit depuis longtemps, est la source sacrée où se désaltère le cœur humain. Là seulement sont les joies vraies, les tendresses profondes et sereines. — Plus tard, dans vingt ans, quand Bébé sera un homme, que les luttes sérieuses auront creusé une ride sur son front, il se souviendra encore de cette demeure paisible et respectée, où sur les genoux de sa mère, il a reçu sa première leçon de charité.

MARIE DE B.